



© Bea Borgers

THÉÂTRE

DE LA BASTILLE

MÉMÉ

SARAH VANHEE

Victor Roussel : *Pourriez-vous nous parler des prémices de Mémé, de cette rencontre avec vos grands-mères ?*

Sarah Vanhee : À un moment donné de ma vie, intimement et professionnellement, j'ai réalisé à quel point il était important de comprendre l'endroit d'où je venais, de reconnaître ma terre natale. Auparavant, je m'accommodais des sentiments conflictuels que je ressentais à l'égard de cette région rurale de Flandre, je ne voulais pas vraiment m'embarasser de mon passé. Aujourd'hui, il m'est particulièrement difficile de vivre dans mon pays, je n'ai aucune envie d'être confrontée à la politique nationaliste menée par le gouvernement. Alors, face à cette idéologie, il m'est apparu nécessaire de clamer ma propre version de l'histoire de Flandre, de célébrer les générations de femmes dont l'existence a été reléguée dans l'oubli. Mes grands-mères ont ainsi passé la majeure partie de leur vie à travailler dans les champs, à s'occuper de la maison et à prendre soin de leurs nombreux enfants. Leurs corps s'est épuisé, comme le sol de notre terre. Dans mes créations, je travaille toujours à partir de récits et de personnes invisibilisées, et je me suis rendu

compte qu'une partie de ma vie, de ma propre famille, étaient en fait invisibles à moi-même. Les souffrances voyagent de génération en génération, dans notre corps, sans qu'on en ait toujours conscience. Alors il m'a fallu nommer ces douleurs et ces silences, les collecter et les archiver.

V. R. : *En convoquant sur scène les fantômes de vos ancêtres, Mémé semble vouloir soigner ces souffrances familiales. Pourtant, dans la scène finale, demeure un sentiment d'étrangeté, d'impossibilité...*

S. V. : Bien sûr, l'idée de réparer la vie de mes grands-mères se heurte à l'impossibilité de remonter le temps. Les outils du théâtre, aussi puissants soient-ils, ne me permettent pas de les ressusciter. Je les convoque donc à travers deux marionnettes à ma taille, deux présences qui restent à la lisière de la représentation. Cela crée une étrangeté en même temps que beaucoup de douceur. Dans la dernière scène, allongée à leurs côtés, je me sens réellement proche d'elles, je leur témoigne la tendresse que j'étais incapable de montrer ou même d'imaginer quand j'étais enfant. Mais cet espace fictionnel, où je peux

ENTRETIEN

rétrospectivement prendre soin d'elles, de leur souvenir, nous est surtout utile à nous, maintenant, dans la salle. Convoquer des ancêtres, raconter leur vie et en faire une fiction, me permet d'évoquer le destin de femmes partout dans le monde, et cela met aussi en lumière ce qui, encore aujourd'hui, demeure trop souvent invisible : la charge de la maternité, les inégalités, l'oppression patriarcale... Les récits féministes sont encore trop marginaux.

V. R. : *La présence de tous ces fantômes sur scène finit-elle par vous troubler ?*

S. V. : L'espoir d'une réparation ne simplifie pas la fiction. Au contraire, j'ai le sentiment que la scène, tout au long du spectacle, se peuple d'une multitude de présences, celles de mes grands-mères, de mon fils à travers la vidéo, de toutes les personnes de ma famille que j'évoque grâce aux marionnettes. C'est comme si différents mondes apparaissaient en même temps, des existences parallèles, ce qui a été et ce qui aurait pu être. J'ai même la sensation étrange que ces fantômes me démultiplient, à tel point que je ne sais plus tout à fait à quel endroit je me situe. Suis-je la mère ? L'enfant ? L'autrice ? Ou suis-je moi-même le fantôme ? Quand je réfléchis aux traumas intergénérationnels, je me dis que c'est illusoire de penser que nous vivons dans un seul corps. Nous sommes fait·e·s de plusieurs corps, lié·e·s aux mémoires dont nous héritons, aux personnes que nous fréquentons et mêmes aux corps des animaux que nous consommons.

Le théâtre permet à cette multitude d'exister.

V. R. : *Dans Mémé, vous passez par différentes théâtralités et vous manipulez de nombreux matériaux, des marionnettes, du tissu, de la vidéo, de la fumée... Pourquoi une telle hétérogénéité ?*

S. V. : En voulant raconter l'histoire de mes grands-mères, je me suis rendu compte que ma voix n'était pas suffisante, alors j'ai pensé

à un chœur de marionnettes, dont je serais la marionnettiste autant que le canal à travers lequel pouvaient résonner leurs voix. Les différents médiums me permettent aussi de faire coexister différentes temporalités sans les confondre. La vidéo, où apparaît mon fils, évoque les générations à venir, j'habite le présent du plateau et les marionnettes incarnent le passé artisanal, laborieux, de mes ancêtres. La matière joue un rôle fondamental dans mes créations et ce spectacle est né d'une image précise, un nuage de fumée planant au-dessus de la scène, comme la brume au-dessus d'un champ, un brouillard pour matérialiser un silence trop épais.

V. R. : *Pour un précédent spectacle, Oblivion, vous aviez décidé de ne rien jeter pendant toute une année, de collecter vos emballages, les spams sur votre boîte mail et vos mauvaises idées, autant d'objets dont vous recouvriez patiemment la scène. Cette démarche trouve-t-elle un écho dans Mémé ?*

S. V. : Ces deux pièces ont des formes très différentes mais leurs points communs sont importants. En créant le spectacle *Oblivion*, j'ai conservé et archivé toutes les choses que l'on considère sans valeur et que l'on repousse dans l'oubli, les objets indésirables, les déchets de nos vies. Cela m'a fait réaliser l'importance de défendre ce que l'on met habituellement de côté et d'accorder une attention particulière au réseau de relations dont nous faisons partie, même celles qui semblent le plus négligeables. Il y a également des correspondances physiques entre ces deux spectacles, notamment la répétition d'un même mouvement : dans *Oblivion*, je sors les objets des cartons et les place sur le sol ; dans *Mémé* j'attrape les marionnettes qui sont rangées dans un sac et les dispose sur scène, comme le geste que font les glaneuses dans les champs.

V. R. : *Pendant le spectacle, vous semblez osciller entre des émotions très fortes et la tentation de*

convoquer des ancêtres, raconter leur vie et en faire une fiction, me permet d'évoquer le destin de femmes partout dans le monde

ENTRETIEN

vous soustraire à la représentation. Comment travaillez-vous votre présence sur scène ?

S. V. : Paradoxalement, je ne suis pas du tout intéressée par l'autobiographie. Je me considère comme un instrument pour évoquer des mondes et des histoires qui résonneront peut-être dans le public. Je m'utilise comme exemple en espérant que la pièce puisse exister dans l'imaginaire et les souvenirs des spectateurs sans être rattachée à ma présence sur scène. Je viens d'ailleurs de la performance, je ne suis pas une actrice et je n'ai jamais joué. Je n'ai pas vraiment écrit *Mémé* comme du théâtre, plutôt à la manière d'une chorégraphie : je considère le texte comme un corps, comme une présence concrète. Et selon les mouvements de la pièce, je m'engage intimement ou me mets en retrait...

V. R. : *Diriez-vous que votre travail relève de l'activisme ?*

S. V. : Il y a une dizaine d'années, le travail que je menais pouvait être décrit comme activiste. Si le besoin de contester reste la première impulsion de mes créations, j'essaye ensuite de diriger mon énergie vers autre chose que le combat et la colère. Je pense souvent à cette citation d'Audrey Lorde : « *Les outils du Maître ne détruiront jamais la maison du Maître* ». Alors j'essaye plutôt d'offrir au public d'autres perspectives, d'autres façons de voir l'histoire, et de trouver des espaces politiques et poétiques dans la fiction. La part d'activisme dans mon travail réside moins dans le spectacle que dans sa fabrication, dans la façon de créer avec mes collaboratrices. Les marionnettes ont ainsi été fabriquées par l'artiste Toztli Abril de Dios, que j'ai rencontrée au Mexique et avec qui j'ai ressenti un lien très fort. Elle considère aussi les marionnettes et les objets comme un portail sur autre chose, comme un médium, et pas seulement pour leurs apparences esthétiques. Ibelesse Guardia Ferragutti, la créatrice sonore, est une artiste pluridisciplinaire, performeuse, chamane, musicienne, qui m'a accompagnée tout au long de la création car la musique fait partie intégrante de l'écriture de la pièce. Toutes deux ont fait preuve d'une très grande générosité, elles ont partagé leur

vision du monde et de l'art, leur culture... Nos histoires se sont mélangées.

V. R. : *Mémé crée un espace où l'intime devient politique, et questionne notamment votre rapport à la maternité. Comment en parler sans être réduite au seul rôle du soin ?*

S. V. : Aujourd'hui, je peux être à la fois une mère, une amie, une artiste, une citoyenne, je peux suivre mon désir, mon imagination, et habiter la maternité avec ma singularité. Le « care » n'est évidemment pas un attribut féminin, et n'est pas réservé à la mère biologique. Mais il faut reconnaître que le soin est encore une charge qui pèse majoritairement sur les femmes, et que cela reste un travail invisible. Si elle avait vécu aujourd'hui, je pense que ma seconde grand-mère, Oma, aurait choisi de ne pas avoir d'enfant car elle ne s'identifiait pas du tout à ce rôle. Mais son corps avait pour fonction de produire des travailleurs, il n'avait pas le droit au plaisir et au repos. C'est pour cette raison que je privilégie avec *Mémé* un activisme du plaisir et de la joie.